

ÉCONOMIE DES ÉCHANGES ET SYSTÈME DE VALEURS DANS LA CITÉ DU SOLEIL DE CAMPANELLA

Les utopies ne sont pas autant que leur dénomination semblerait le suggérer un hors-lieu absolu, sans relation possible avec le réel tel qu'il est ou, à défaut, tel qu'il apparaît. Elles sont toujours en écho avec ce réel¹, dont la résonance est toujours perceptible, sous une forme ou sous une autre, à l'intérieur même des productions littéraires auxquelles ces utopies donnent lieu². Mais l'utopie est également en compétition avec le réel³ : elle se doit

¹ « [...] la méthode utopienne consiste essentiellement en un exercice optique qui doit permettre de regarder la réalité humaine sous une lumière vive, qui a la puissance d'éliminer l'ombre, de débusquer le caché, c'est-à-dire métaphoriquement les maux d'une société », Jean-Jacques Wunenburger, « Regard et transparence : utopie et philosophie », in: *Quaderni*, N. 40, Hiver 1999-2000, *Utopie I : la fabrique de l'utopie*, p. 146.

² L'expression « donner lieu » prend ici une coloration toute particulière, qui n'est pas entièrement métaphorique : le lieu des utopies est un lieu socialement et culturellement repéré qui demeure le champ littéraire.

³ Paul Ricoeur observe : « un préjugé court à l'encontre de l'utopie : elle ne serait qu'un rêve. Au contraire Mannheim soutient qu'elle ébranle l'ordre établi. Une utopie est ainsi toujours en voie de réalisation », in *L'idéologie et l'utopie*, Editions du Seuil, collection Essais, 1997, page 359. Il est également possible de citer cette observation de Jean-Louis Fournel : « Les rares mais décisives allusions à l'histoire contemporaine (Naples ou la conquête de l'Amérique) ne sont pas des erreurs de composition et des anachronismes, mais bien des ponts lancés entre le lieu de l'utopie et le temps de l'histoire pour donner à la prophétie désincarnée un territoire et un temps immédiat (sans médiation et sans

de lui opposer une cohérence qui précisément fait défaut à ce réel, une cohérence qui inscrirait dans un réel possible la rationalité elle-même, en opposition, en correction du réel « en cours », celui dans lequel elle vient se loger dans le pseudo non-lieu de l'utopie.

La *Cité du Soleil* de Campanella suggère dans son titre – et dès son titre – cette transparence totale, cette lumière qui pourrait irradier chacun de ses habitants et dissiper l'ombre de toute incohérence et de toute forme de chaos. Au delà de l'image, le texte offre une construction par où se crée un monde, alternatif en quelque sorte à celui que nous connaissons, un monde existant en un lieu réel⁴ mais très éloigné. Par là, ce n'est pas une utopie au sens étymologique du terme, mais la différence que l'on peut dire géographique n'introduit pas une différence radicale à l'intérieur du genre « utopie », au moins en ce XVI^e siècle, qui conserve cette contamination de l'imagination par la raison⁵. Par delà cette considération générale, l'interrogation pourra se porter sur la façon dont la raison intervient dans la construction de l'utopie, comment elle la structure, l'organise et en constitue l'armature véritable. Cette présence active, efficiente de la raison nous semble être perceptible si on aborde l'œuvre de Campanella sous l'angle de l'économie des échanges dans le texte de la *Cité du Soleil*, avec cette réserve préalable sur une distinction qui poserait de façon dichotomique et irréconciliable les deux instances que sont la raison et l'imagination : il demeure certain que la raison des échanges que nous allons tenter de mettre en évidence constitue la nervure d'un tégument textuel où la matière vivante a pour ingrédient essentiel l'imagination. Mais dans le même temps, c'est tout l'équilibre du système des valeurs qui pourra apparaître sous un angle différent et mériter que notre analyse en cerne les points saillants, et

attendre)» ; Jean-Louis Fournel, « Quand un italien pensait le monde : géosophie, géoprophétie et géopolitique chez Tommaso Campanella », *Laboratoire italien* [En ligne], 8/2008, p. 6, <http://laboratoireitalien.revues.org>

⁴ Ce lieu « réel » est une sorte de nécessité interne du texte, pour un Campanella qui ne veut ni mentir ni composer une fable. J.-L. Fournel observe : «[...] la *Cité du Soleil* est bien un *dialogo poetico* : le texte doit être défini comme poésie et non comme utopie pour pouvoir échapper à l'accusation de mentir », *La Cité du Soleil et les territoires des hommes : le savoir du monde chez Campanella*, Albin Michel 2012, p. 29 (voir aussi la note 21 de la même page).

⁵ « A travers l'utopisme, l'imagination se trouve contaminée par la raison, le possible se voyant réduit à une lumière artificielle chargée d'arracher le réel à son opacité », J.-J. Wunenburger, *Regard et transparence : utopie et philosophie*, cit., p. 150.

éventuellement la valeur contrastive qu'ils peuvent conférer à l'utopie dont ils sont la trame.

1. La satisfaction des besoins

Comme toute autre société humaine, la Cité du Soleil a pour fonction première d'assurer la subsistance de ses habitants. Pour réduire les choses à leur aspect fondamental, on peut avancer que dans tous les cas de figure (dans la Cité du Soleil mais aussi ailleurs dans le monde), deux phases président à la satisfaction des besoins alimentaires : production puis consommation, cet ordre étant, bien évidemment, irréversible. Toutefois, concernant ce que l'on pourrait appeler les sociétés avancées, celles où la division du travail est placée au fondement de l'organisation des fonctions, la subsistance des habitants s'effectue non plus selon les deux phases que nous venons d'indiquer, mais selon trois phases, celle de la distribution venant s'intercaler entre les deux autres. Parmi les Solariens, l'agriculture occupe une place importante, elle est l'objet d'une grande considération, par conséquent d'un grand intérêt : il semble que cette valeur – qui est aussi une valeur idéologique⁶ – soit de la même importance, comme élément moteur, que la nécessité même de la subsistance : du moins l'accompagne-t-elle inmanquablement et explique-t-elle l'utilisation maximale des terres : « L'agricoltura è in grande stima : non ci è palmo di terra che non frutti⁷ ». L'espace géographique est ainsi complètement *saturé* par l'activité agricole (et pastorale, son complément⁸) et permet l'obtention (« che non frutti ») d'une valeur d'usage, cruciale pour la survie des habitants. Et cette valeur d'usage est directement accessible, sans que personne ait à passer par la valeur d'échange : la monétisation des échanges n'a de sens que dans un système où prévaut la propriété privée, dans lequel des individus échangent des objets privativement possédés. Ce n'est pas le cas chez les Solariens, qui possèdent tout en commun, la propriété privée apparaissant alors comme

⁶ P. Ricœur observe : « [...] la tension entre utopie et idéologie est indépassable. Il est même souvent impossible de décider si tel mode de pensée est idéologique ou utopique », *Du texte à l'action*, Editions du Seuil, 1986, in *Ricœur*, textes choisis et présentés par M. Fœssel et F. Lamouche, Editions Points, 2007, page 381. Dans le texte de Campanella le marqueur le plus évident de la valeur idéologique est le mot *stima*.

⁷ Tommaso Campanella, *La città del Sole*, Rome-Bari, Editori Laterza, 2011⁸, p. 34.

⁸ « ...l'altra serve per il pascolo delle bestie », *ibid.*, p. 35.

une *appropriation*, et plus encore comme une *appropriation indue* parce qu'elle est une sorte de préemption sur les biens collectivement possédés, parce que collectivement produits. Donc, en ce point fondamental, vital même, on ne voit point d'échange, mais un accès de tout un chacun aux fruits de la production. Cet accès ne s'effectue toutefois pas sans aucune médiation et en toute liberté – qui pourrait aussi être anarchie – mais sous le contrôle des *officiers* qui en ont la charge⁹. Ce droit de chacun sur la production de biens alimentaires n'est pas sans contrepartie : mais il s'agit de la contrepartie de travail préalablement fourni en vue de la production, qui apparaît comme un investissement dont l'amortissement est la jouissance de denrées alimentaires. Ce que chacun reçoit est ainsi la juste part de ce qu'il a mérité¹⁰. L'équilibre s'établit ainsi entre la part d'énergie dépensée par chacun et la compensation qu'il en reçoit. Au total, pour l'ensemble des activités à accomplir, le temps de travail moyen est estimé à quatre heures par jour¹¹, tous ayant leur part du travail collectif : cette équivalence s'oppose avec évidence au contre-exemple que peut fournir la ville de Naples¹², où une faible partie de la population travaille alors que les autres sont dans l'oisiveté la plus totale, source de tous les vices et de toutes les corruptions possibles. La juste répartition du travail entre tous amène une distribution de la richesse collective qui, de fait, abolit toute forme d'esclavage, de subordination¹³ ou d'assujettissement à autrui, et fait de tous les Solariens des gens à la fois riches et pauvres. Le Génois explique à son interlocuteur le lien que les Solariens perçoivent entre la pauvreté et les vices, celle-là étant la source de ceux-ci, vision en quelque sorte d'avant-garde puisqu'elle refuse d'ontologiser le vice en le rapportant à un défaut intime des sujets humains, pour saisir le défaut des biens les plus élémentaires comme la cause des vices humains. Et chaque Solarien recevant selon ses besoins, ses besoins étant donc satisfaits – si ce n'est

⁹ « Tutte cose sono comuni ; ma stan in man di offiziali le dispense [...] in maniera che non si può appropriar cosa alcuna », *ibid.*, p. 11.

¹⁰ C'est encore là l'œuvre particulière des officiers qui ont soin de donner à chacun ce qu'il mérite ; et même le texte envisage les choses sous l'aspect de *l'excès évité* : « tutto hanno del commune ; e molto guardano gli offiziali che nullo abbia più che merita », *ibid.*, pp. 11-12.

¹¹ « Ma tra loro partendosi l'offizi a tutti e le arti e le fatiche, non tocca faticar quattr'ore il giorno per uno... », *ibidem*, p. 24.

¹² Voir *ibid.*, pp. 24-25. Cf. également notre note 3 ci-dessus, et les observations de Jean-Louis Fournel.

¹³ Ceci n'exclut cependant pas l'existence d'une hiérarchie. Voir *infra*.

Économie des échanges et système de valeurs dans *La Cité du Soleil*

saturés – il en résulte que le désir pour les objets est inexistant : indépendance absolue à l'égard de toute convoitise qui place les habitants de la Cité en position de richesse absolue et d'indifférence : ils sont dits pauvres de toute servitude à l'égard des biens matériels¹⁴, où l'on peut apprécier le renversement des valeurs, y compris négatives, qui circulent dans le monde que connaît l'Hospitalier et qui est notre monde. De la même façon, les Solariens considèrent que la cause de toutes les convoitises et de tous les comportements condamnables réside dans la propriété individuelle et dans l'amour propre – amour égoïste de soi-même – qui l'accompagne :

dicono che la proprietà nasce da far casa appartata, e figli e moglie propria, onde nasce l'amor proprio ; ché per sublimar a ricchezza o a dignità il figlio o lasciarlo erede, ognuno diventa o rapace pubblico, se non ha timore, sendo potente ; o avaro, insidioso e ippocrita, si è impotente¹⁵.

Ces observations sur les choses telles qu'elles sont et telles qu'elles fonctionnent dans le monde réel que connaît Campanella montrent comment la propriété privée des biens, et même des personnes – puisqu'épouses et enfants relèvent aussi, bien que d'une manière différente, de la propriété privée – constitue par elle-même la source de toute usurpation : cela justifiera l'organisation communautaire des biens et des personnes (en particulier de la génération et de la descendance) que la Cité du Soleil met en place.

Toutefois, s'il est un échange possible, c'est celui du reliquat ou du surplus, qui fait l'objet de transactions avec l'extérieur, sous la forme de troc, et non pas d'argent ou d'or (considérés à l'égal des autres objets, objets parmi les objets¹⁶, donc soumis à la même indifférence) :

fanno venire d'ogni parte del mondo mercanti a loro per smaltir le cose soverchie, e non vogliono danari, se non merci di quelle cose che essi non hanno¹⁷.

¹⁴ « poveri perché non s'attaccano a servire alle cose, ma ogni cosa serve a loro », *ibid.*, p. 25.

¹⁵ *Ibid.* p. 11.

¹⁶ « oro e argento non si stima, se non come materia di vasi », *ibid.*, p. 22.

¹⁷ *Ibid.* p. 33.

Dans ce cas, c'est toujours l'utilité, donc la valeur d'usage qui s'échange directement, sans la médiation de la valeur d'échange exprimée en équivalent or ou argent. La possession de monnaie d'or ou d'argent ne sera qu'un *supplétif* pour les ambassadeurs qui, éloignés de la Cité de Soleil, ne pourront pas voir satisfaits leurs besoins matériels chaque fois qu'ils se feront sentir, et qui seront contraints d'entrer dans un échange marchand avec ceux dont ils voudront obtenir le nécessaire à leur subsistance. La détention de monnaie n'est alors qu'un moyen d'assurer la survie des ambassadeurs hors de leur « milieu naturel » en quelque sorte.

L'objection formulée par l'Hospitalier à l'absence de propriété privée se concentre sur l'impossibilité du don : comment manifester son amitié si on ne peut pas faire de don, puisqu'on ne peut rien posséder de façon individuelle ? Il y a certes quelque argutie derrière cette façon de vouloir justifier la propriété privée par la possibilité qui en découle de pouvoir donner – c'est-à-dire gommer la propriété personnelle pour la transférer à un autre – ce que l'on possède. Mais l'argument pour justifier la propriété commune situe l'amitié et l'échange qu'elle permet ou même peut exiger du côté de la restitution d'un équilibre compromis.

2. Echanges et équilibre des échanges

L'offrande par laquelle l'amitié peut se manifester est d'un autre ordre que celle d'un objet : et ceci est parfaitement logique si l'on considère que tout d'abord personne ne peut rien posséder de personnel, mais surtout que la valeur (morale ou idéologique) qui accompagne cette non-possession c'est l'absence d'intérêt placé dans les objets ou dans leur possession : la seule valeur des objets est une valeur d'usage – sans échange possible, sauf pour ce qui concerne ce que nous pourrions appeler selon un anachronisme le « commerce extérieur », que nous avons mentionné *supra* – dans laquelle précisément l'usage épuise toute valeur. On ne pourrait, à ce titre, rien donner qui ne soit une contre-valeur, une valeur vide, ou en d'autres termes un néant de valeur, et qui serait alors une véritable négation de l'amitié. Pour les Solariens, l'amitié s'estime dans les situations difficiles, c'est-à-dire dans les situations de manque – manque de ressources face à une situation particulière -, où elle vient pallier le *défaut* :

Économie des échanges et système de valeurs dans *La Cité du Soleil*

e l'amico si conosce tra di loro nelle guerre, nell'infirmità, nelle scienze dove s'aiutano e s'insegnano l'un l'altro¹⁸

L'amitié se reconnaît non pas aux dons matériels dans la cession de propriété mais dans le don de soi qui vise au rétablissement d'un équilibre compromis : équilibre matériel (la guerre où il s'agit de donner une force supplémentaire – celle qui fait défaut – face à l'ennemi, ou la maladie dans laquelle les individus deviennent plus fragiles et plus dépendants de l'assistance des autres), mais aussi équilibre dans le domaine « immatériel » qui est celui de la connaissance, où circule une réciprocité de l'aide (« s'aiutano l'un l'altro ») presque comme un phénomène naturel : celui qui sait plus, en diffusant son savoir, en expliquant ce qu'il connaît bien et maîtrise, compense le déficit de savoir qui pouvait être présent chez l'autre, avec cette précision que rares sont ceux qui maîtrisent le savoir dans toute son étendue¹⁹, dans son universalité, et que donc chacun est en quelque sorte tributaire des autres quant à l'acquisition de savoir. Il en résulte que, hormis l'être d'exception maître d'un savoir universel, c'est la collectivité qui, dans cette continuelle circulation interne du savoir, est en position de maîtrise absolue, sous la seule réserve que la circulation n'y soit pas interrompue et qu'elle jouisse d'une continuité assurée à travers le temps. Cette amitié qui vient combler les déficits de quelque nature qu'ils soient fait de la communauté une véritable famille, une famille étendue à tous les membres selon leur génération d'appartenance.

L'amitié est même érigée en règle éthique pour tous les Solaris, dans une formulation abstraite et générale mais où la communauté de destin est bien mise en évidence :

Quel che non vuoi per te non far ad altri
e quel che vuoi per te fa tu il medesimo²⁰

C'est la modalité d'interrelation entre les sujets qui est ici proposée, à partir du sujet lui-même et dans la considération de son propre intérêt, mais à travers la commutativité des sujets et leur substituabilité universelle : la première proposition est négative, elle écarte les actes de nuisance qui

¹⁸ *La città del Sole*, cit., p. 12.

¹⁹ Cette totale maîtrise qualifie celui qui remplira la fonction de Soleil.

²⁰ *La città del Sole*, cit., p. 53.

affecteraient les relations du sujet à autrui, en se fondant sur la non-volonté (c'est-à-dire sur le refus) et sur l'identité des sujets dans leur non-volonté et dans le contenu (indéterminé : « quel che », avec la responsabilité pour chacun de le déterminer) de ce qu'ils refusent ; la seconde proposition est positive, et elle vise une morale d'aspiration, elle aussi fondée sur l'identification du sujet agissant à tout autre sujet, nécessairement identique dans ce désir d'une action dont il voudrait, ou pourrait vouloir, être l'objet. Une telle proposition éthique, qui n'a certes rien d'absolument nouveau, a pour fonction d'instaurer une fraternité entre tous les Solariens ; mais une fraternité qui n'est pas purement illusoire, puisqu'elle est assortie d'un contrôle extérieur assuré par les officiers qui veillent à ce que personne ne porte tort à autrui²¹.

L'identification circulant entre les habitants de la Cité à travers l'amitié qui les lie les uns aux autres postule une parfaite transparence, celle que nous mentionnions précédemment ; et elle est ainsi placée au cœur de la vie collective des Solariens. Cette transparence implique une équivalence stricte entre les signes et les choses, entre l'être et le paraître :

[...] è annichilarsi il mostrarsi quel che non sei, cioè d'essere re, d'essere buono, d'essere savio e non esser in verità²².

Entre l'être et le paraître, une équivalence absolue est posée ; aucun écart ne peut s'interposer entre ce qui doit être les deux versants d'une même réalité : le paraître ne peut être que l'apparaître de l'être, et rien d'autre. Si le paraître ne dit plus l'être et lui seul, c'est la relation d'équivalence stricte qui est annulée et c'est l'être même qui se trouve compromis et anéanti dans sa réalité²³. Un paraître qui dit plus que l'être est un pur paraître qui ne dit plus aucun être du tout. Cette identité postulée entre être et paraître²⁴ est au

²¹ « E poi vi stanno l'ufficiali a tutte cose attenti, che nullo possa all'altro far torto nella fratellanza », *ibid.*, p. 12.

²² *Ibid.*, p. 52.

²³ De la même façon et dans le respect de cette équivalence rigoureusement posée entre signes et réalité, les produits de la terre doivent être obtenus sans l'artifice de l'engrais, qui est comparé à une sorte de leurre, comme celui des femmes qui se rendent belles par l'usage du maquillage, mais dont le manque de beauté et de bonne santé découlant du manque d'exercice physique se révèle ensuite dans la descendance (« come le donne imbellettate e non belle per esercizio fanno prole fiacca », *ibid.*, p. 35).

²⁴ Ainsi les louanges faites aux héros d'une victoire militaire doivent être sincères, ou, en d'autres termes, elles doivent dire exactement les choses, sans excès, sans surplus, sans

Économie des échanges et système de valeurs dans *La Cité du Soleil*

cœur de la vie solarienne²⁵, elle est la condition *sine qua non* de la transparence, et avec elle, de la vie bonne. On retrouve ici l'importance accordée par Campanella aux signes : et cette observation générale ne reste pas une considération abstraite puisqu'elle a son application directe dans le maintien de l'équilibre de la Cité à travers le temps, assuré par la génération : les femmes choisies pour la « production » des générations futures – et pour la permanence du nouvel équilibre que veut instaurer la Cité du Soleil – vont s'imprégner de l'image des grands hommes ; les statues ou les tableaux ont cette fonction de transmission de la grandeur des individus : les signes deviennent réalité future, ils transmettent la qualité de celui qu'ils représentent :

Né si pongon al coito, se non quando hanno digerito, e prima fanno orazione e hanno belle statue di uomini illustri, dove le donne mirano²⁶

L'acte de reproduction n'est laissé ni au hasard ni au caprice des individus : c'est la société tout entière des Solariens qui régule et contrôle cette reproduction génétique et ses modalités de réalisation, car, dans la logique de la Cité du Soleil, les individus sont, avant même d'être des individus, des membres d'une collectivité²⁷ marquée par la recherche d'une vie bonne et

dépassement, dans une authenticité absolue : « e li poeti cantano delli più virtuosi. Ma chi dice bugia in laude è punito ; non si può dir poeta chi finge menzogne tra loro », *ibid.*, p. 45. On retrouve l'idée formulée dans la *Poetica* (cap. III, Natura della poesia) : « E' dunque la poetica arte imitatrice, con le voci numerose e figurate, delle cose pertinenti alla nostra vita, la quale con piacevolezza ella ammaestra », *Poetica*, III (Natura della poesia). Cf. également note 4, *supra* les observations de J.-L. Fournel sur la nécessité du dire vrai, y compris pour le *dialogo poetico* qu'est *La Città del Sole*.

²⁵ Il en résulte une nomination des sujets non pas livrée au hasard, mais fondée dans la désignation d'une caractéristique physique ou morale : « Li nomi non si mettono a caso, ma dal Metafisico, secondo la proprietà... », *La città del Sole*, cit., p. 22. Cette nomination s'adapte à l'évolution de l'individu dans le temps par l'adjonction d'un élément complémentaire : « s'aggiunge il cognome dell'arte, come Pittor Magno, Aureo, Eccellente [...] Crasso Aureo, ecc ; o pur dall'atto dicendo: Crasso Forte, Astuto, Vincitore [...] », *ibid.* .

²⁶ *La città del Sole*, cit., p. 19.

²⁷ Le principe général est ainsi énoncé : « Essi dicono che prima bisogna mirar la vita del tutto, poi delle parti », *ibid.*, p. 36, par où est posée la priorité du tout sur les parties. Son application à la génération se trouve ainsi formulée : « la generazione è osservata religiosamente per ben pubblico, non privato, ed è bisogno stare al detto dell'officiali », *ibid.*, p. 22. C'est pourquoi la nomination des sujets est du ressort, non pas des géniteurs, mais du Métaphysicien (cf. note 25, *supra*).

juste²⁸

Économie des échanges et système de valeurs dans *La Cité du Soleil*

sans aucune considération de l'attraction des uns pour les autres, car chez les Solariens la laideur n'existe pas : la beauté consistant dans la bonne santé et la vigueur des membres, toutes les femmes seront attirantes puisqu'elles ont toutes de l'exercice physique³³. Mais l'harmonie devra concerner aussi les générations à venir : c'est le fait de l'engendrement sous la même constellation qui assurera la fraternité entre les enfants conçus et nés sous les mêmes signes astraux³⁴.

L'harmonie, c'est un rapport équilibré entre le corps et la nature : les Solariens sont soucieux de la santé, physique et mentale, et c'est même ce qu'ils demandent dans leurs prières à Dieu³⁵. Ils se dotent également des moyens de la conserver selon une rationalité bien établie : la proportionnalité de l'effort et de sa compensation alimentaire est scrupuleusement respectée³⁶, la variété est introduite en adéquation avec le moment et avec les personnes³⁷ selon les directives du corps médical. Au fondement de cette alimentation saine, on trouve une distinction de base entre aliments utiles et aliments non utiles, et une pratique alternée des

l'expression « per far temperie » et surtout on remarquera que la symétrie gros-maigre et vice-versa n'a pas son strict équivalent pour ce qui est de la beauté physique et des qualités morales : la femme apporte la beauté du corps, et il semblerait que la vertu ne puisse venir que de l'homme, encore qu'il faille adjoindre la vue préalable par la femme d'*hommes* illustres pour que le coït atteigne son maximum d'efficacité et d'utilité collective. Les qualités physiques sont du côté de la femme, et les qualités morales du côté de l'homme : telle serait la répartition « naturelle » des qualités humaines : il serait difficile de faire reproche à Campanella d'être involontairement pénétré d'une partie des éléments de l'idéologie de son temps, que précisément *La Cité du Soleil* essaie par ailleurs de réformer ou de dépasser sur les points où sa conscience est plus en alerte et plus affinée.

³³ « perché tra loro non ci è bruttezza, ché esercitandosi le donne, diventano di color vivo e di membra forti e grandi, e nella gagliardia e vivezza e grandezza consiste la beltà appresso loro », *ibid.*, p. 22-23. En quelque sorte, l'impression de beauté éprouvée par les autres n'est qu'un effet de la capacité d'engendrer.

³⁴ « sendo generati nella medesima costellazione, li contemporanei son di virtù consimili, e di fattezze e di costumi. E questa è concordia stabile nella repubblica, e s'amano grandemente e aiutano l'un l'altro », *ibid.*, p. 22.

³⁵ « E replicano solo con un verso che dimanda corpo sano e mente sana a loro e a tutte le genti », *ibid.*, p. 46. Comme on peut le constater, le contenu de leur prière vise à l'obtention de leur propre bien mais aussi du bien de tous : les Solariens sont œcuméniques dans leurs prières.

³⁶ « si dona a ciascuno secondo il suo esercizio, piatto di pitanza e minestra, frutti e cascio », *ibid.*, p. 16.

³⁷ « e li medici hanno cura di dire allai cochi in qual giorno e qual tipo di vivanda conviene, e quale alli vecchi e quale alli giovani e quale all'amalati », *ibid.* .

différents mets³⁸, qui permet une consommation bonne dans sa diversité pour le corps et bonne également pour la nature³⁹, dans le respect de son nécessaire renouvellement, seule assurance de la continuité de sa productivité. L'harmonie dans l'alimentation, en vue d'une bonne santé physique, assure à travers le temps l'équilibre de la relation entre l'homme et la nature, et cet équilibre se perçoit également à l'absence de maladie dont Campanella dresse la liste dans un assez long paragraphe destiné à montrer l'efficacité de cette maîtrise rationnelle et scientifique de l'alimentation, gage d'une bonne santé permanente. Et lorsque des maladies apparaissent, dans la plupart des cas les traitements relèvent d'une juste conception de ce que doit être une vie saine⁴⁰ – pratique de l'exercice physique, évitement des excès, remèdes simples et naturels.

Le même principe d'alternance vaut pour les différentes tâches à accomplir, ce qui en garantit une juste distribution entre tous, avec une égale obligation pour chacun des Solariens d'assurer à certains moments les tâches qui seraient plus difficiles à accomplir que d'autres. Ce principe de rotation, qui garantit la commutativité des fonctions, est appliqué avec discernement car il prend en compte les capacités naturelles de chacun : hommes, femmes, enfants, vieillards ne sont pas traités à la même enseigne, et chacun reçoit des tâches à accomplir à la hauteur de ses capacités physiques comme intellectuelles⁴¹. Le principe directeur reste la parfaite

³⁸ « Hanno però distinto cibi utili dalli disutili e secondo la medicina si servono : una fiata mangiano carne, una pesce e una erba, e poi tornano alla carne per circolo, per non gravare né estenuare la natura », *ibid.*, p. 37. Cette alternance suit aussi le rythme des saisons : « mangiano secondo la stagione dell'anno, quel che è più utile e proprio, secondo provisto viene dal capo Medico, che ha cura », *La città del Sole*, cit., p. 38.

³⁹ Cf. la citation de la note précédente, « per non gravare né estenuare la natura », *ibid.*, p. 37.

⁴⁰ Cf. *ibid.*, p. 38-39. La seule maladie couramment constatée est la dernière citée par le Génois, à savoir l'épilepsie (« morbo sacro ») (« Usano li bagni e l'olei [...]. Si sforzano con questi e altri modi aiutarsi contro il morbo sacro, che ne pateno molto », *ibid.*, p. 39). Dans une note de sa traduction *La Cité du Soleil* (Librairie Droz, 2000, Collection Classiques de la Pensée Politique, note 95 p. 42), Arnaud Tripet renvoie à d'autres passages de l'œuvre de Campanella où l'épilepsie est citée à propos de personnages historiques et il livre les sources des références de Campanella.

⁴¹ Pour en donner un exemple, parmi d'autres : « Poi son l'arti comuni agli uomini e alle donne, le speculative e le meccaniche ; con questa distinzione, che quelle dove ci va fatica grande e viaggio, le fan gli uomini, come arare, seminare [...] Universalmente le arti che si fanno sedendo e stando, per lo più son delle donne, come tessere, cuscire [...]. La musica è solo delle donne, perché più dilettono, e dei fanciulli, ma non di trombe e tamburi », *La*

Économie des échanges et système de valeurs dans *La Cité du Soleil*

adéquation des moyens individuels et du but à atteindre dans l'exécution des fonctions :

nella natività loro si vede l'inclinazione, e tra loro, per lo compartimento delle fatiche, nullo viene a partecipar fatica distruttiva dell'individuo, ma solo conservativa. L'arti che sono di manca fatica son delle femmine⁴²

Même si la collectivité a une priorité absolue par rapport à l'individu – nous en avons donné un exemple dans la façon d'organiser la génération – cette priorité s'exerce dans le respect de l'intégrité individuelle d'une part, mais aussi des goûts et des compétences de chacun : la mise de l'individu au service de la collectivité, le dévouement aux autres à travers les fonctions successivement imparties à chacun sont rendues possibles par cette prise en considération de ce que chacun est réellement en mesure d'apporter aux autres sans devoir aller contre sa nature, ce qu'il ne pourrait faire valablement ni durablement : sorte de principe d'homéostasie qui garantit l'équilibre de la relation individu-collectivité à travers le temps.

3. Le défaut

Toutefois, même si les éléments favorisant l'équilibre des relations sont bien conçus pour l'obtention de la meilleure vie possible de la communauté, il n'en demeure pas moins que l'individu, puisqu'il est individu et par là doté d'un vouloir propre et d'une possibilité d'agir selon d'autres orientations que celles qui sont attendues par la collectivité, peut éprouver la tentation de se soustraire aux impératifs de la vie en société : c'est ce que nous voulons suggérer par l'emploi du mot « défaut ».

Le défaut a quelque chose à voir avec le néant, et la société des Solariens semble avoir horreur du néant : l'oisiveté pourrait représenter ce néant dans le champ de l'action, et un tel défaut dans l'agir est complètement banni de la Cité du Soleil, mis hors-les-murs en quelque

città del Sole, cit., p. 13. Comme nous le disions précédemment, l'utopie ne peut pas échapper à une part de présence de l'idéologie de celui qui la conçoit ou de l'époque où elle apparaît, même si elle peut en représenter la pointe la plus avancée et la moins sujette aux représentations « rampantes » et aux pseudo-évidences (on pourra reprendre à ce propos les observations finales de la note 32, *supra*).

⁴² *Ibid.*, p. 53.

sorte : il représente le double négatif de la cité idéale, la contre-valeur de tout ce qui peut être conçu et réalisé dans cet univers d'action : car l'action place chacun en relation avec les autres, et met en branle toute une série d'échanges dont est tissée la vie de la communauté. L'oisiveté serait un quant-à-soi de l'individu, irréprésentable et impensable pour ce groupement humain qui n'est riche que de l'ensemble des interrelations qui le constituent. Impensable en tant que choix individuel, l'oisiveté pourrait découler d'une inaptitude ou d'une incapacité physiques ou intellectuelles d'un membre de la collectivité. Mais cette éventualité a été envisagée et anticipée, de sorte qu'aucun défaut personnel ne peut venir justifier une forme quelconque d'oisiveté. Tout défaut sera *compensé* par l'utilisation d'un autre sens, d'une autre capacité du sujet amoindri⁴³ : la seule exception tolérée est la décrépitude du grand âge, contre laquelle aucun remède ne semble exister, hormis la mort elle-même. Les sujets atteints par le grand âge représentent en quelque sorte le reliquat des échanges : ils sont déjà placés, par la force des choses, hors système, antichambre d'une autre vie, puisque les Solariens croient à l'immortalité de l'âme⁴⁴.

Le défaut, dans son lien au néant, fait l'objet d'un approfondissement que l'on peut dire métaphysique; le néant est posé dans sa radicale impossibilité, puisqu'il n'est ni dans le monde, ni hors du monde. Mais le néant demeure comme principe du monde dans son rapport à l'être, puisque l'être – et cela concerne toute la Création – ne peut advenir que sur fond de non-être, sans quoi, selon un raisonnement « par l'absurde », l'être n'aurait pas à advenir⁴⁵. Mais une fois l'être advenu, aucun « espace » ne peut plus exister qui puisse accueillir le non-être, si le langage ne nous rendait pas

⁴³ « Ma chi è zoppo serve alle sentinelle con gli occhi ; chi non ha occhi serve a carminar la lana e levar il pelo dal nervo delle penne per li materazzi ; chi non ha mani, ad altro esercizio ; e se un solo membro ha, con quello serve... », *La città del Sole*, cit., p. 26. Le lecteur peut constater que toutes les formes de handicap sont envisagées et ont par avance leur palliatif.

⁴⁴ A propos des soldats, le Génois dit : « Non temono la morte, perché credono tutti nell'immortalità dell'anima », *ibid.*, p. 27.

⁴⁵ « [...] stimano pazzia dir che non ci sia niente [altri mondi fuori di questo], perché il niente né dentro né fuori del mondo è, e Dio, infinito ente, non comporta il niente seco. Fanno metafisici principi delle cose l'ente, ch'è Dio, e 'l niente, che il mancamento d'essere, come condizione senza cui nulla si fa, perché non si faria se fosse : dunque non era quel che si fa », *ibid.* p. 51.

Économie des échanges et système de valeurs dans *La Cité du Soleil*

prisonnier de métaphores qui conceptuellement comportent nécessairement quelque incohérence⁴⁶.

Tendre au non-être, c'est pécher : le péché et le mal sont définis par le défaut⁴⁷, par le manque-à-être. Il n'existe pas de cause efficiente du mal, c'est-à-dire un principe actif qui viendrait contrebalancer le principe du bien. Cette dialectique-là n'appartient pas à la représentation des Solariens. La culpabilité individuelle face à ce défaut n'est réelle que dans le défaut du vouloir, non pas dans celui du pouvoir ou du savoir. Campanella formule la chose des deux façons complémentaires. Il recourt d'une part à la formulation théorique qui est ainsi énoncée : « Deficienza è il medesimo che mancanza, cioè o di potere o di sapere o di volere, e in questo ultimo caso mettono il peccato⁴⁸ ». Et concernant la puissance ou le savoir, les Solariens n'y voient comme possibilité que celle du défaut : c'est-à-dire la non-responsabilité ; et le péché ne peut pour eux concerner que la volonté. Ne pas vouloir relève bien d'une décision consciente, et cela engage la responsabilité personnelle du sujet.

Cette vision des choses a une traduction très concrète dans la gradation des sanctions : « li falli di fragilità o d'ignoranza si puniscono solo con vitupèri, e con farlo imparare a contenersi⁴⁹ ». Le défaut a bien sûr une punition, qui a un double but : celui de compenser le tort qui résulte de ce manquement à être, de cette défaillance (« falli »), et aussi celui d'empêcher son renouvellement avec une sorte d'éducation du sujet coupable. Toutefois il faut bien saisir la valeur de la restriction qu'indique la formule « si puniscono *solo* con... » : la restriction veut seulement indiquer qu'on ne va pas jusqu'à des peines physiques (il convient sur ce point de se replacer dans le contexte de l'époque et de se rappeler qu'on utilise la torture pour extorquer des aveux – et Campanella en sait quelque chose –) ; car le déshonneur public est ressenti par les Solariens de façon très négative : tout ce qui remet en cause l'image d'un individu aux yeux des autres est de la

⁴⁶ L'incohérence – la nôtre, celle du langage que nous avons utilisé – consiste à représenter un espace comme réceptacle du non-être. Le non-être est aussi non-être d'un espace, fût-il vide. Le non-être n'a pas plus d'espace « d'accueil » (espace vide) que de réalité : c'est cela, *stricto sensu*, le non-être : Campanella le place logiquement à l'origine du monde, dans son lien dialectique à Dieu créateur et au surgissement de l'être (la Création).

⁴⁷ « Dal correre al niente nasce il male e 'l peccato ; però il peccatore si dice annichilarsi e il peccato ha causa deficiente, non efficiente », *ibid.* .

⁴⁸ *La città del Sole*, cit., p. 51.

⁴⁹ *La città del Sole*, cit., p. 42.

plus haute importance dans cette société où le quant-à-soi n'est ni possible ni pensable, et où la réalité d'un sujet n'est faite que du discours qui le livre aux autres consciences. A l'appui de cela, on peut mentionner l'horreur que les Solariens éprouvent à l'égard de la calomnie dont la réciproque leur paraît la chose la plus insupportable⁵⁰. De la même façon, le mensonge est l'une des choses qu'ils craignent le plus⁵¹. Ceci montre à l'envi que l'existence des individus est essentiellement, si ce n'est exclusivement sociale, et que le discours des autres donne à leur identité toute sa réalité, sans reliquat ni salut pourrait-on dire. Mais mensonge et calomnie sont de moindre gravité que le *péché* d'orgueil, puni en quelque sorte de façon « homéopathique » : « La superbia è tenuta per gran peccato, e si punisce la superbia in quel modo che l'ha commesso⁵² ». Cette répulsion envers l'orgueil est tout autant une réaction contre ce qui dissocie l'individu des autres, en le plaçant illusoirement au-dessus, qu'un refus que l'individu se hausse au niveau de Dieu, si l'on prend en considération la connaissance qu'a Campanella des textes de saint Augustin⁵³, Cassien ou saint Benoît, pour n'en citer que quelques uns.

En comparaison des déviances et des délits qui peuvent être constatés dans les sociétés contemporaines de la Cité du Soleil – on pense bien sûr au Royaume de Naples, mais pas exclusivement –, les fautes commises sont dans l'ensemble assez légères. Ni vols, ni assassinats, ni viols, ni incestes, ni adultères ne peuvent exister en raison de l'absence de propriété privée, en l'absence de foyer familial où seraient commis les délits sexuels mentionnés (incestes, ou, à l'extérieur du foyer : adultères), cela en raison de la gestion collective de la reproduction, qui, moyennant quelques mesures complémentaires pour ceux que Vénus tourmente (« quelli più molestati da Venere⁵⁴ ») fait que le viol n'existe pas ; la sodomie n'est toutefois pas hors

⁵⁰ « Si guardano assai dalla calunnia per non patire la medesima pena », *ibid.*, p. 42. Cette phrase montre bien que la calomnie n'est pas seulement une offense, elle est une véritable sanction (« pena »). Les Solariens ont bien soin (« si guardano assai ») de s'en abstenir.

⁵¹ « [...] la bugia, che aborriscono più che la peste », *ibid.*, p. 12.

⁵² *Ibid.*, p. 23.

⁵³ « Sic enim superbia perverse imitatur Deum », *De civitate Dei*, l. XIX, c. XII, col. 639 ; et encore : « Quid est autem superbia nisi perversæ celsitudinis appetitus ? Perversa enim celsitudo est, deserto eo cui debet animus inhærere principio, sibi quodammodo fieri atque esse principium. Hoc fit cum sibi nimis placet. Sibi vero ita placet, cum ab illo bono immutabili deficit quod ei magis placere debuit quam ipse sibi », *De civitate Dei*, l. XIV, c. XIII, *P. L.*, t. XLI, col. 420

⁵⁴ *Ibid.*, p. 18.

Économie des échanges et système de valeurs dans *La Cité du Soleil*

champ, et lorsqu'elle est avérée le coupable est frappé d'une peine symbolique, certes infamante⁵⁵, mais très douce par rapport à la sanction en vigueur à la même époque dans l'Occident chrétien.

Ne restent alors que les délits d'ingratitude, de paresse, d'ignorance, pour lesquels les condamnations ont principalement un but « curatif⁵⁶ ».

Les habitants de la Cité du Soleil portent un intérêt tout particulier aux fautes susceptibles de compromettre la cohésion sociale et le bon fonctionnement⁵⁷ de cette société à la fois égalitaire et dotée cependant d'une hiérarchie chargée entre autres du contrôle des individus et du bon accomplissement des tâches. Les officiers sont délégataires d'autorité dans l'appréciation des fautes et des sanctions à appliquer ou faire appliquer : celles-ci sont variées, très graduées, et permettent une adéquation entre la gravité (ressentie⁵⁸) de la faute et sa punition. Campanella cite, pêle-mêle, l'exil, le fouet, l'infamie, l'exclusion de la table commune, l'interdiction d'aller à l'église, l'interdiction de parler aux femmes⁵⁹. Cette société qui paraît idéale n'est cependant pas exempte de ce que l'on trouve ailleurs, et qui est la faute capitale, à savoir le meurtre. Celui-ci est bien entendu puni de la peine de mort, avec pour justification une étonnante loi du talion (« pena della pariglia⁶⁰ ») ; mais une fois le condamné exécuté, la collectivité demande pardon à Dieu pour cet acte de mise à mort, nécessaire

⁵⁵ « Se si trovano in sodomia, son vituperati, e li fan portare due giorni legata al collo una scarpa, significando che pervertiro l'ordine e posero li piedi in testa », *ibid.* Il semble qu'on retrouve ici un souvenir retravaillé de la « legge del contrappasso » de la *Divine Comédie* de Dante.

⁵⁶ « e le condanne sono certo vere medicine, più che pene, e di soavità grande », *ibid.*, p. 43.

⁵⁷ La situation de guerre modifie quelque peu la perception de la gravité des fautes : ainsi, ne pas apporter de l'aide à un ami rend le coupable passible du fouet, par où s'affirme la nécessité de la solidarité face à l'ennemi. Et la désobéissance est alors punie très sévèrement, en raison du désordre qu'elle introduit et des risques qu'elle fait courir au reste de l'armée comme au pays lui-même (« chi non aiutò l'amico o fece atto vile è frustrato ; chi fu disobbediente, si mette a morire dentro un palco », *La città del Sole*, cit., p. 31).

⁵⁸ A ce point, le degré de gravité ressenti relève nécessairement de l'idéologie du groupe, entendue comme son système de représentations (nous distinguons à ce point l'idéologie comme représentations non conscientes mais agissantes, et l'idéologie comme système explicite de représentations et de valeurs).

⁵⁹ *Ibid.*, p. 42.

⁶⁰ « occhio per occhio, naso per naso si paga per la pena della pariglia », *La città del Sole*, cit. pp. 41-42.

parce qu'il fallait se débarrasser de celui qui portait en soi un risque de contagion : le criminel est désigné comme « membro infetto⁶¹ ».

Les peines prononcées vont donc de la sanction symbolique à la punition physique – à l'exclusion *systématique* cependant de la torture⁶² – et à l'élimination du coupable dans les cas les plus graves.

C'est par peur de la contamination que les Solariens n'ont pas d'esclaves et qu'ils se gardent des étrangers⁶³ qui pourraient introduire dans la Cité de mauvaises mœurs. Et si la Cité du Soleil fonctionne selon un modèle idéal ou proche de l'idéal, elle est effectivement inscrite dans la réalité et elle a des ennemis dont elle doit se défendre. On pourrait se demander la raison de ces relations non pacifiques avec des Etats avoisinants. La cause réside dans le *déficit* que la Cité du Soleil fait apparaître auprès des populations des royaumes voisins : comparant ce qu'ils connaissent à ce qui advient dans la Cité du Soleil, les peuples n'ont qu'un souhait, celui de fonder un régime comparable à celui des Solariens. Telle est la raison des guerres que les quatre royautés voisines sont tentées de promouvoir contre la Cité du Soleil pour protéger leur domination contre la liberté qui semble régner dans la Cité du Soleil :

vi sono quattro regi nell'isola, li quali han grande invidia della felicità loro, perché li popoli desiderano vivere come questi Solari, e volriano star più soggetti ad essi che non a' propri regi⁶⁴

⁶¹ *Ibid.*, p. 42. Toute la page 42 indique les nuances qui peuvent exister dans l'application des peines : où l'on retrouve la proportionnalité des échanges, que nous avons mentionnée précédemment.

⁶² Il n'y a pas non plus de bourreau : personne n'est spécialisé dans cette profession qui ne relève d'aucun corps de métier reconnu (*arte*), et c'est le peuple tout entier qui effectue la mise à mort (après quoi il pleure et demande pardon à Dieu).

⁶³ Le refus d'entrer en contact avec l'étranger – refus de l'échange humain – est variable selon cet étranger : on peut lire d'une part : « non vogliono che schiavi o forastieri infettino la città di mali costumi... », *ibid.*, p. 33, et d'autre part : « [...] le quali hanno le strade di mattoni fin al mare per condotta delle robbe e facilità delli forastieri. Alli quali fanno gran carezze, li donano da mangiare per tre gionri, li lavano i piedi, li fan vedere la città e l'ordine loro, entrare a consiglio e a mensa. E ci son uomini deputati a guardarli, e se vogliono farsi cittadini li provano un mese nelle ville e uno nella città, e così poi risolvono, e li ricevono con certe cerimonie e giuramenti », *ibid.*, p. 34. On peut ici constater l'amplitude du rapport aux étrangers : cela va du refus de tout échange (exclusion) à l'ouverture totale (intégration au système d'échanges internes à la Cité).

⁶⁴ *Ibid.*, p. 28. On retrouve ici le quatre et sa valeur symbolique, mais ici comme des contre-symboles de l'harmonie et de l'équilibre.

Économie des échanges et système de valeurs dans *La Cité du Soleil*

Les Solariens s'abstiennent de toute conquête⁶⁵, et ils se protègent lorsqu'ils sont attaqués sous des prétextes fallacieux⁶⁶. Ou bien ils entrent en guerre *après mûre réflexion* (il s'agit de peser le pour et le contre et d'établir avec exactitude les termes de l'échange, nature et importance de l'offense, nature et degré de la riposte) et négociation⁶⁷ avec le pays concerné s'ils estiment être victimes d'un tort : la guerre est alors réparation, *compensation* d'un tort subi par eux ou par un peuple ami. Si la guerre est une modalité de l'échange humain bien particulière, les Solariens gardent cependant un comportement nuancé, qui va de l'extrême sévérité à la plus grande clémence. La sévérité s'impose face à ceux qui n'entendent pas raison (le texte parle de « ferire il nemico ribelle alla ragione ⁶⁸ »), mais les Solariens sont humains, ils ne pratiquent pas la destruction systématique des armées ou des peuples qu'ils vainquent, au contraire, ils sont prêts au pardon, qu'ils accordent dès le deuxième jour, ainsi qu'aux comportements empreints des meilleures intentions, puisque pour eux la seule justification possible de la guerre est de rendre les hommes bons⁶⁹ : le défaut initial qui a introduit le déséquilibre de la guerre est ainsi converti en relation positive et en bienfait. On voit ici que c'est la raison qui guide les Solariens, aussi bien lorsqu'ils décident de défaire un ennemi, précisément parce qu'en lui la raison *fait défaut* et on peut apprécier la juste utilisation qu'ils font de leur victoire au service de l'humanité de l'homme.

⁶⁵ Ils n'entrent en guerre que s'ils y sont poussés ; ainsi, leur exploration du monde est pacifique : « A nullo fan torto ; senza esser stimolati, non combattono », *Ibid.*, p. 36.

⁶⁶ « vien mossa loro guerra sotto color d'usurpar confini e di vivere empiente », *ibid.* Le prétexte, la *raison fallacieuse* est double : matérielle et spirituelle.

⁶⁷ Toute la page 28 de notre édition de référence détaille les démarches préalables à la guerre.

⁶⁸ La phrase complète est : « Né s'astengono di ferire il nemico ribelle alla ragione, che non merita esser uomo », *ibid.*, p. 27. C'est bien un *déficit* qu'il s'agit de faire disparaître, celui de la raison (de l'absence de raison) considérée comme constituant l'humanité elle-même. On notera la double négation que contient la formule *né s'astengono di* qui montre la conscience qu'ils ont de leurs actes et les choix qui ont été opérés.

⁶⁹ « Perdonano volentieri a' nemici e dopo la vittoria li fanno bene. Se gettano mura o vogliono occider i capi o altro danno a' vinti, tutto fanno in un giorno, e poi li fanno bene, e dicono che non si deve far guerra se non per far gli uomini buoni, non per estinguerli », *ibid.*, p. 32.

4. Echanges « ouverts » et valeurs

Tous les éléments que nous avons mentionnés jusqu'à présent constituent le système des échanges matériels et « immatériels » des Solariens. Ils s'ordonnent en un équilibre dans lequel tout déficit trouve sa compensation, et tout défaut sa sanction lorsqu'il constitue une atteinte au bon fonctionnement de la Cité. Mais la Cité du Soleil ne s'entretient certes pas de ce seul aspect répressif, car, comme le Génois le mentionne, d'une manière générale la déviance sociale est de peu d'importance. Ce sont les qualités et les vertus qui prévalent, et elles trouvent une sorte de consécration institutionnelle dans la présence d'officiers qui prennent le nom des vertus qu'ils représentent (Libéralité, Magnanimité, Chasteté, Force, Justice criminelle ou civile, Diligence, Vérité, Bienfaisance, Gratitude, Miséricorde⁷⁰, etc...).

Si donc l'on considère le fonctionnement de la société des Solariens, on découvre qu'il n'est pas possible de distinguer ce qui relèverait du pur « fonctionnement », à fin utilitaire, de ce que l'on pourrait dénommer la sphère des valeurs morales : celles-ci imprègnent la totalité des activités, dans leur principe comme dans leur accomplissement. La vie des Solariens s'appuie sur l'équivalence générale des fonctions, toutes marquées par la même utilité sociale et par la même nécessité : l'agriculture, l'élevage, l'art militaire sont autant d'activités indispensables à la vie de la collectivité, et à ce titre, en raison du fait qu'aucune d'entre elles ne peut cesser d'être sans qu'en découle un dommage pour la Cité du Soleil, elles sont d'égale valeur, sans que puisse exister aucune hiérarchie entre elles. Et ceci vaut pour toutes les autres fonctions. Cette égale dignité des fonctions permet que n'importe qui, sans aucune distinction, puisse les exercer, éventuellement à tour de rôle, puisque leur équivalence est posée. La seule distinction qui pourra être introduite est, comme nous l'avons vu précédemment, l'aptitude plus ou moins grande de chacun à l'exercice de tel ou tel art, pour reprendre le terme dans son sens ancien, ce pour le meilleur service de la collectivité : les éducateurs d'ailleurs, maître des arts, ont la charge de repérer les individus qui possèdent telle ou telle qualité qui les rend plus apte à telle un telle

⁷⁰ *Ibid.*, p. 12. On constatera que si Justice est une vertu, elle apparaît dans son seul aspect institutionnel (avec les deux adjectifs « criminelle » et « civile »), qui relève bien plus de la *réparation de la faute* que de la vertu elle-même, exempte de toute faute.

Économie des échanges et système de valeurs dans *La Cité du Soleil*

fonction (de la même façon les femmes accompliront certaines tâches plutôt que d'autres, cependant elles s'exercent à l'art militaire, au cas où elles devraient apporter de l'aide aux hommes). Mais le principe reste celui d'une permutabilité universelle des fonctions et des êtres. Aucune tâche n'est vile, aucun Solarien ne se considère avili par la réalisation d'une tâche, utile à la société : servir à table n'a rien d'humiliant et chacun se prête volontiers à cette fonction⁷¹ comme à quelque chose de noble : l'image du pied qui marche et de l'œil qui regarde (cf. texte de la note 71) place sur un même plan le pied et l'œil (dans une sorte d'inversion des valeurs habituelles ou spontanées qui accorderaient une moins grande dignité à ce qui est en bas – le pied – et une plus grande à l'œil – haut du corps), en s'appuyant sur l'égal rapport de chaque organe à la fonction qu'il remplit au regard de la vie de l'organisme.

Le refus de l'orgueil est la contrepartie de l'extrême humilité des Solariens, qui sont dociles et obéissants : la fraternité qui circule entre tous fait que la hiérarchie n'est pas vécue comme quelque chose de pesant⁷². Il existe même une forme de concurrence entre eux pour accomplir les tâches les plus pénibles⁷³. Et cette concurrence ne renvoie pas à une forme d'individualisme, au contraire elle est placée au service de tous : il s'agit d'une émulation orientée vers le bien public⁷⁴, ou vers sa défense contre l'ennemi⁷⁵. En outre, l'absence de propriété (qui serait la manifestation la plus patente de l'intérêt égoïste) a pour corollaire un très grand attachement à la patrie⁷⁶, un très grand dévouement à la chose publique.

On pourrait penser que l'échange cesse au moment où cessent les fonctions d'utilité collective ; mais les quatre heures d'activité quotidienne libèrent un temps d'oisiveté qui n'est pas un temps hors échange, bien au

⁷¹ « nullo reputa viltà servire in mensa, in cucina o altrove, ma lo chiamano imparare, e dicono che così è onore al piede camminare, come all'occhio guardare ; onde chi è deputato a qualche officio, lo fa come cosa onoratissima », *La città del Sole*, cit., p. 23.

⁷² « sempre all'obediencia del capo si trovano senza nullo disgusto ; e ciò perché l'hanno come padre o frate maggiore », *ibid.*, p. 35.

⁷³ « ognuno desidera essere primo alla fatica per la docilità delli costumi », *ibid.*

⁷⁴ « chi vuol mostrarsi migliore, faccilo in guerra pubblica », *ibid.*, p. 32.

⁷⁵ « l'ira si deve sfogare in guerra », *ibid.*

⁷⁶ « hanno tanto amore alla patria loro, che ne è una cosa stupenda, più che si dice delli Romani, quanto più sono spropiati », *ibid.*, p. 11 : les termes de l'échange et de la compensation qui s'opère, ou même du reversement, sont très bien soulignés par *quanto più*. Ici l'économie de l'échange est d'ordre psychologique.

contraire : c'est le temps consacré au savoir⁷⁷, à la connaissance, le temps où ceux qui savent enseignent et où les autres apprennent, dans la même permutableté des fonctions que pour le reste de la vie sociale : par l'enseignement de chacun dans le domaine où il sait plus, advient une quasi-uniformisation des savoirs, qui est une élévation de la science commune. Bien entendu, ce savoir ne concerne pas seulement la connaissance des différents métiers, c'est un savoir complètement ouvert sur le monde, lui aussi sans hiérarchie (il est aussi important de connaître l'agriculture que la médecine).

Et en vérité ce savoir est au cœur de la vie de la Cité du Soleil : non seulement parce que le temps qui lui est consacré est supérieur au temps des fonctions utilitaires de subsistance, mais parce qu'il est au centre de l'intérêt de tous, et qu'il est la valeur centrale de cette cité idéale donnée comme existante. Nous avons eu l'occasion de remarquer que la génération appartient au domaine public et non privé ; il en va de même pour ce qui continue la génération et permet, comme elle, le maintien à travers le temps des équilibres que nous avons étudiés dans nos parties précédentes, à savoir l'éducation : « Però essi attendeno assai a questi dui punti, generazione ed educazione⁷⁸ ». Et l'acquisition du savoir, d'un savoir actif, mobile et mobilisable est un élément fondamental de l'éducation, puisqu'il s'agit de faire des enfants des êtres qui méritent le nom d'homme par l'exercice de la raison (cf. supra, note 68).

Le savoir et le besoin de savoir sont inhérents à l'être humain : ils nourrissent la raison en lui permettant d'essayer d'atteindre à une compréhension des choses et de l'univers :

Però essi cercano assai sottilmente questo negozio, perché importa a saper la fabbrica del mondo, e se perirà e quando, e la sostanza delle stelle e chi ci sta dentro a loro⁷⁹.

⁷⁷ « non ci è ozio nullo, se non quello che li fa dotti », *ibid.*, p. 15.

⁷⁸ *Ibid.*, cit., p. 53.

⁷⁹ *Ibid.*, cit., p. 47. On remarquera l'emploi du mot *negozio* qui bien sûr n'a pas le sens de l'échange commercial mais qui est employé métaphoriquement. De la même façon ce terme est employé à propos de la guerre, ou plutôt de la question de la guerre, de l'interrogation sur l'opportunité ou la nécessité de la conduire (« Or essi Solari, subito che patiscono preda, o pure son chiamati d'altre città [...] s'esamina il merito del negozio », *ibid.*, p. 28, formulation qui correspondrait au français : « on examine le cœur de la question » – c'est c'est-à-dire le pour et le contre et on évalue le bilan de la *transaction* entre ce pour et ce contre).

Économie des échanges et système de valeurs dans *La Cité du Soleil*

Il s'agit de pénétrer la vie de l'univers et d'en connaître le devenir. Car les contenus du savoir, leur échange et leur circulation ne mettent jamais fin au désir de savoir. Nous sommes là dans ce que nous pourrions dénommer un système d'échanges ouvert, ouvert sur le mystère, sur l'avenir, même si les signes avant-coureurs, l'astrologie et la prophétie peuvent en suggérer par avance les contours à venir. Les interrogations de la raison en direction du monde sont au cœur de l'homme, c'est pourquoi il convient d'éviter de stériliser la connaissance en la limitant à ce qui a déjà été pensé et dit. Il ne suffit pas de connaître les livres d'Aristote pour accéder au savoir véritable (sur ce point la critique des institutions occidentales de l'époque est directe⁸⁰), qui est renouvellement continu du questionnement et non pas enfermement dans un savoir donné une fois pour toutes.

Les Solariens enseignent et apprennent en permanence, parmi eux le savoir circule sans discontinuer : en témoignent les nombreuses occurrences du verbe *imparare* (une quinzaine) et celles, moins nombreuses certes (4), du verbe *insegnare*. Les Solariens apprennent en agissant, en pratiquant une activité nouvelle (« nullo reputa viltà lo servire in mensa, in cucina o altrove, lo chiamano imparare⁸¹ »), ce qui signifie qu'agir devant quelqu'un est aussi enseigner. L'apprentissage est partout possible (les murs de la ville affichent et même déploient une sorte de savoir encyclopédique), et il se fait de façon ludique, comme le montre la présence du gérondif *giocando* qui peut se trouver associé au verbe *imparare* : mode d'enseignement certainement inouï à l'époque de Campanella. Mais ce n'est pas seulement un mode d'enseignement, c'est tout le rapport au savoir qui est par là signifié : acquérir du savoir est un plaisir (on trouve aussi le mot *gaudio*⁸²). La soif de savoir est également ce qui motive leur exploration des mers et des autres nations (« navigano per consoscer genti e paesi⁸³ ») ; les Solariens parcourent le monde également pour savoir si d'autres peuples vivent mieux

⁸⁰ « [...] pensate che sia dotto chi sa più grammatica e logica d'Artistotile, o di questo o di quello autore ; al che ci vol sol memoria servile, onde l'uomo si fa inerte, perché non contempla le cose ma li libri, e s'avvilisce l'anima in quelle cose morte », *ibid.*, p. 14.

⁸¹ Nous avons déjà cité cette phrase précédemment, note 71.

⁸² « sì ben tutto il resto [della giornata] è imparare giocando, disputando, leggendo, insegnando, camminando, esempre con gaudio », *ibid.*, p. 24, on l'on note cet heureux croisement des choses : les Solariens apprennent en jouant certes, mais aussi en enseignant.

⁸³ *Ibid.*, p. 36.

qu'eux⁸⁴ : la connaissance peut ou pourrait de la sorte conduire à une modification des équilibres internes de la Cité du Soleil s'ils rencontraient l'exemple d'un meilleur fonctionnement.

Quoi qu'il en soit, toute la hiérarchie sociale est fondée sur la hiérarchie du savoir : on s'élève dans les fonctions en s'élevant dans la connaissance et dans la maîtrise des savoirs. Les Solariens considèrent que la connaissance d'un seul *art* ou d'une seule branche du savoir est proche de l'ignorance⁸⁵, car les différents domaines du savoir ont pour destination d'entrer en interaction et de s'enrichir mutuellement. C'est la raison pour laquelle le Métaphysicien ne peut être que celui qui maîtrise la totalité des champs du savoir, avec l'idée clairement formulée que celui qui est apte à toutes les sciences ne saurait être inapte au gouvernement (et ceci est dit en polémique avec la réalité de l'époque où le lien n'existe pas entre savoir et fonction de gouvernement : des ignorants peuvent se trouver à la tête d'un royaume du simple fait de leur naissance⁸⁶). L'« équation sociale » peut se formuler ainsi : le plus grand savoir (le savoir le plus étendu et le mieux maîtrisé) définit la plus haute noblesse. Et l'équation sociale se confond avec l'équation politique. La clef de voûte de la Cité du Soleil est, en extension et en intension, définie et déterminée par le savoir, en d'autres termes, puisque le savoir n'est pas donné une fois pour toutes de façon immuable, par la raison en quête de la vérité du monde.

Cette hiérarchie du savoir qui fonde la hiérarchie de l'organisation sociale s'accompagne d'une définition particulière des valeurs. La reconnaissance la plus accomplie pour ce que font les Solariens ou pour la manière dont ils le font est l'*honneur*. Les objets concernés par les fonctions auxquelles cet honneur s'applique reçoivent une considération (« stima ») définie principalement selon leur utilité collective. Aucune fonction n'est indigne et chacun s'honore de rivaliser avec les autres dans la bonne exécution de tâches humbles (servir à table, en cuisine ou ailleurs) ; les

⁸⁴ Cf. *ibid.* Ces éléments du texte viennent limiter la portée de l'observation que fait Constance Mercadante, qui voit la Cité du Soleil comme une société définitivement figée : « L'utopie est, elle ne devient pas. Elle n'est riche d'aucun passé historique et n'est pas en devenir puisqu'elle se trouve déjà aboutie et fonctionnelle » ; Constance Mercadante, *Le temps du rituel dans la Cité du Soleil de Tommaso Campanella*, in « Cahier d'Etudes Romanes », 18, 2008, <http://etudesromanes.revues.org/1707>

⁸⁵ « Noi pur sappiamo che chi sa una scienza sola, non sa quella né l'altre bene ; e che colui che è atto a una sola, studiata in libro, è inerte e grosso », *La città del Sole*, cit., p. 14.

⁸⁶ « voi che sublimate l'ignoranti, pensando che siano atti perché son nati signori », *ibid.* p. 14

Économie des échanges et système de valeurs dans *La Cité du Soleil*

tâches les plus pénibles, qui demandent la plus grande dépense d'énergie, selon une légitime compensation, amènent à ceux qui les accomplissent de plus grands éloges⁸⁷. La motivation essentielle des Solariens dans l'exécution des tâches utiles à la société réside précisément dans l'approbation qui leur sera accordée par les autres : la fraternité s'accompagne de ce lien consenti de dépendance morale à l'égard d'autrui : « si vanno a perdere per questi applausi, perché oro e argento non si stima⁸⁸ ». L'investissement sans limite de chacun est ici vivement suggéré par l'emploi du verbe *perdere*, et la motivation immatérielle (*applausi*) est le pendant de cet investissement qui motive toute action dans d'autres sociétés⁸⁹ (là encore, le trait polémique avec l'époque de Campanella est évident). Les marques d'honneur peuvent avoir une traduction très matérielle avec des vêtements d'apparat que l'on remet aux plus méritants, et c'est là la seule dérogation à l'indifférence, à la non-considération pour les objets matériels :

La robba non si stima perché ognuno ha quanto li bisogna, salvo per segno d'onore. Onde agli eroi ed eroisse la repubblica fa certi doni, in tavola o in feste publiche, di ghirlande o di vestimenta belle fregiate⁹⁰

Il est bien visible que ces objets, hors du commun par le soin apporté à leur fabrication, n'ont pas d'intérêt en soi, comme objets, mais ils valent comme signes de la reconnaissance des autres et comme marque d'honneur et de distinction. On se distingue en s'effaçant, en renonçant à soi au profit des autres. Et même les plus distingués, les plus nobles (au sens « solarien ») entre tous, le Métaphysicien et les trois Princes qui l'entourent, sont prêts à faire abstraction d'eux mêmes, à s'effacer de la dignité de leurs fonctions au profit de quiconque leur apparaîtrait maîtriser un plus large savoir qu'eux :

⁸⁷ « L'arti faticose e utili sono di più laude, come il ferraro, il fabbricatore, e non si schifa niuno a pigliarle », *ibid.*, p. 33, où l'on voit la bonne volonté de tous (« non si schifa niuno »).

⁸⁸ *La città del Sole*, p. 22.

⁸⁹ Nous renvoyons sur ce point à la citation de Jean-Louis Fournel que nous avons donnée dans notre note 3. Précisons que, dans le cas présent, l'allusion déborde le seul cadre du Royaume de Naples, même si ce royaume est aussi concerné, au premier chef, puisque c'est celui dont Campanella avait l'expérience la plus directe.

⁹⁰ *La città del Sole*, cit., p. 23.

G. VITTORI

essi stesi, per consiglio fatto tra loro, cedono a chi veggono saper più di loro e aver più purgato ingegno ; e son tanto docili e buoni, che volentieri cedono a chi più sa e imparano da quelli ; ma questo è di rado assai⁹¹.

Même si cette substitution des plus hauts magistrats est très rare, comme l'indique le texte, il n'en demeure pas moins que la disponibilité à céder leur fonction est présentée comme totale, fruit d'un renoncement à soi, et effet de l'absence de tout orgueil personnel. Le désir d'apprendre est posé comme premier ainsi que la capacité de reconnaître l'Autre, celui qui saurait plus. La dignité réside dans l'humilité, et nous sommes là au cœur des valeurs éthiques de la Cité du Soleil qui engagent la plus haute hiérarchie de la société.

Cette volonté et cette pratique de l'effacement individuel avaient déjà fait que les poètes peuvent tisser les louanges de quelque héros, mais sans déborder la vérité, sans porter atteinte à la véracité des faits (cf. *supra*). De la même façon l'érection d'une statue ne peut concerner un sujet de son vivant⁹² (il n'y aura éventuellement droit qu'après sa mort). Il s'agit de ne jamais exalter à l'excès tel ou tel autre individu, de façon que l'honneur ne se confonde pas avec l'idolâtrie. C'est là un juste dosage du regard que les citoyens sont appelés à porter sur les individus, certes d'exception, mais somme toute humains et seulement tels.

La gradation dans l'échelle des valeurs morales réserve une place à part à Dieu, qui est le seul Etre à pouvoir être objet d'adoration :

Onorano il sole e le stelle come cose viventi e statue di Dio e tempii celesti ; ma non l'adorano, e più onorano il sole. Nulla creatura adorano di latria, altro che Dio⁹³

Le soleil et les étoiles sont, comme nous l'avons vu précédemment, des signes (« statue ») de Dieu, ils en transmettent, dans une pure transparence de signes, la lumière et la grandeur, mais ils ne sont que des intermédiaires, des médiations, ou mieux, selon les termes mêmes du texte de Campanella,

⁹¹ *Ibid.*, p. 41.

⁹² « Non si fa statua a nullo, se non dopo che more ; ma vivendo si scrive nel libro delli eroi chi ha trovato arti nove e secreti d'importanza, o fatto gran beneficio in guerra o pace al pubblico », *ibid.*, p. 45.

⁹³ *La città del Sole*, cit., p. 48.

Économie des échanges et système de valeurs dans *La Cité du Soleil*

des « autels⁹⁴ » pour prier Dieu. Ainsi on peut constater que pour l'ensemble des valeurs éthiques la raison, avec la modération et la pondération⁹⁵ qui en sont la marque, reste de rigueur. L'adoration a toute sa place pour Dieu, comme au delà de la raison, de ses impératifs et de la gradation des valeurs et des comportements qu'elle établit. L'échange des Solariens avec Dieu est nécessairement celui de la créature envers le Créateur qui est en possession de la totalité du savoir sur ses créatures et leur devenir ; et c'est un sentiment de dette qui prévaut, d'échange dont les termes ne pourront jamais être portés à l'équilibre :

e però noi appartenemo alla providenza di Dio, e non del mondo e delle stelle, perché rispetto a loro siamo casuali ; ma rispetto a Dio, di cui essi sono stromento, siamo antevisti e provisti ; però a Dio solo avemo l'obbligo di signore, di padre e di tutto⁹⁶

Si l'on emploie les mots selon leur étymologie, les Solariens, mais aussi les humains, sont *liges* de Dieu, liés à lui par une dette à tout jamais insolvable, qui entretient et maintient définitivement le lien de dépendance ainsi que le lien d'amour.

En portant notre regard sur l'économie des échanges, nous avons vu que les échanges matériels, s'ils sont présents et indispensables, ne visent à rien d'autre que la valeur d'usage des choses et des productions, lorsqu'elles existent. Aucun désir individuel ne vient investir les objets, car la possession n'a aucune place dans la Cité du Soleil, ni le désir d'avoir, puisque l'usage des biens collectivement produits et collectivement consommés sature par avance ce désir. Le regard des Solariens est davantage tourné vers la juste distribution des activités, et vers l'équitable compensation des efforts engagés dans les tâches à exécuter. L'équité s'accompagne de la préoccupation d'une transparence absolue qui a pour traduction l'exigence de la *réalité des signes* si l'on entend par là que les signes n'engendrent aucune distorsion de la perception du réel et soient les stricts et fidèles

⁹⁴ « li sacerdoti pregano Dio nel sole e nelle stelle, com'in altari, e nel cielo, come tempio », *ibid.*

⁹⁵ On pourrait dire que la *modération* et la *pondération* réalisent la raison dans son essence, telle qu'elle est manifestée par son étymologie même (*ratio*).

⁹⁶ *Ibid.*, p. 50.

équivalents du réel. On saisit là combien la vision pourrait paraître idéaliste, mais en même temps combien elle est fondée si on l'envisage dans le contexte général de la Cité du Soleil où tout converge pour que cette transparence soit possible.

La soif d'idéal que traduit la conception d'une telle société n'exclut pas la conscience que des manquements peuvent intervenir ; et si des modalités de sanctions sont prévues, il faut bien reconnaître que la raison est encore à l'œuvre en elles. Le bon usage de la parole est l'une des visées des sanctions prévues, car dans cet univers de solidarité collective, l'image et la réalité de chacun – tout comme les relations de fraternité et de respect mutuel – sont de part en part sous la dépendance du discours des autres.

Tous les éléments sont présents pour un équilibre interne des échanges d'assez bon aloi ; si ce n'est que ce trop bel équilibre et cette société si proche d'un idéal humain réalisé attire des convoitises extérieures et peut susciter des guerres, pour lesquelles les Solariens ne manquent pas de s'exercer, comme saisis par un réalisme sans concessions.

Enfin, le système des valeurs morales accorde une place essentielle au savoir, qui est l'épine dorsale de la hiérarchie des fonctions : on ne saurait mettre davantage la raison au fondement de la vie sociale. Aux êtres humains vont les honneurs, de façon toujours modérée, sans inutile exaltation des individus, à Dieu revient une adoration qui n'est que l'autre versant d'un déséquilibre impossible à compenser et d'une dette, à jamais ouverte, de la créature envers son Créateur. Le système des échanges, dont nous avons montré successivement les formes d'équilibre stable ou ouvert (le savoir), trouve, dans ce rapport à la Transcendance, son point de vacillement en même temps que son ineffable focalité.

Gérard VITTORI
Université Rennes 2